

Les voyages intérieurs

Julien Fonfrède

Number 198, March 2021

Ici et ailleurs – variations pour huis clos

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fonfrède, J. (2021). Les voyages intérieurs. *24 images*, (198), 98–103.

Les voyages intérieurs

PAR JULIEN FONFRÈDE



↑ Pinocchio des studios Disney (1940)

À l'écran, l'idée d'enfermement associée au huis clos peut donner lieu à des aventures qui propulsent petits et grands vers des ailleurs fantastiques, entre angoisse et féerie.

Filmer l'étouffement et les confinements en tous genres est assurément un défi. Un acte contre-nature pour un art qui, dès ses débuts, se sera défini du côté d'un regard grand ouvert vers l'ailleurs, cherchant ce que l'on ne peut voir, qu'il relève de l'intime ou du grand spectacle. Mais il est un défi plus grand encore : celui de mettre en scène les angoisses claustrophobes de l'enfermement tout en cherchant la grande aventure fantastique. La féerie folle qui propose, enfermé, d'aller là où personne n'a jamais été, aux confins (voire aux sources) d'un corps et d'un monde qui sont les nôtres.

LA BARRIÈRE DE LA CHAIR

Partons d'une naissance ou, plutôt, d'une deuxième naissance. Celle d'un « enfant », le pantin en bois Pinocchio tiré du classique absolu (*Pinocchio*, 1940) des studios Disney. Dans l'une des scènes les plus marquantes du film, l'enfant immaculé (né de la baguette magique d'une bonne fée), est avalé par Monstro la baleine. Celui qui n'a jamais connu la chair maternelle, se retrouve soudain au cœur d'une jouissance de mort. Au milieu d'une myriade de spermatozoïdes artistiquement représentés par un banc de thons, il est emporté par le courant, happé par la gueule d'une bête géante dont nul ne saurait revenir. Soudain, de l'autre côté, à l'intérieur d'un ventre, la transgression est magique et l'imaginaire, libre de toutes conventions. L'enfant devrait mourir et pourtant, bientôt, il va renaître (expulsé, comme il est entré, dans la peur et la violence). Il est emprisonné,

mangé mais, pour nous qui regardons de l'extérieur, il s'agit bel et bien là d'un monde nouveau qui force l'enchantement. Un espace organique lugubre et sale, bien sûr angoissant néanmoins grandiose, magique et calmant. Comme le fantasme de retourner un jour dans le ventre de sa mère. De s'y reposer, de réfléchir (c'est là que Pinocchio décidera de ne plus jamais mentir) avant de pouvoir renaître meilleur. Dans le ventre de cette baleine, le temps de quelques minutes, la mort et la vie coexistent naturellement. L'infiniment petit rencontre l'infiniment grand. Et la porte de s'ouvrir sur de nouvelles possibilités d'exploration cinématographique fantastique.

L'autre célèbre aventure claustrophobe à l'intérieur d'un corps humain est assurément *Fantastic Voyage* (Richard Fleischer, 1966). Un classique de l'émerveillement où des chirurgiens doivent opérer d'urgence le président des États-Unis qui, attentat terroriste oblige, est sur le point de mourir d'un caillot au cerveau. L'opération étant trop dangereuse, la situation se transforme en aventure scientifique sans précédent, quand l'équipe de chirurgiens (miniaturisés à la taille de microbes) est injectée dans une veine. Leur mission : remonter jusqu'au cerveau et éliminer le caillot mortel au moyen d'un laser expérimental. La claustrophobie est partout dans ce film qui cherche l'aventure du côté de la science-fiction médicale et détourne autant le film de sous-marins (le déplacement dans le corps humain se fait à l'intérieur d'un vaisseau, miniaturisé lui aussi) que de l'exploration spatiale. Comme par magie, l'intérieur d'un homme vu de la taille d'un microbe va en effet se transformer en une véritable galaxie féérique, aussi belle que terrifiante. Devenus à l'intérieur des corps étrangers, les scientifiques chirurgiens vont devoir survivre aux attaques d'anticorps, de globules blancs, traverser la dangereuse zone du cœur, remonter jusqu'au tympan (où le moindre bruit externe peut les anéantir), opérer manuellement dans le cerveau et tenter l'extraction à l'intérieur d'une larme. Là encore, l'introspection (figurative autant que littérale) aura lieu. L'humanité ressortira meilleure d'un voyage en soi. De nouveau, il sera bientôt possible de respirer.

Petit détour dans l'espace, le vrai cette fois, avec *Alien* (Ridley Scott, 1979) et ses emprunts multiples au *Pinocchio* de 1940. De Monstro passons au Nostromo, le vaisseau organique par excellence (il chauffe, suinte, grince de partout) du film, dont l'apparence n'est pas sans rappeler le ventre d'une célèbre baleine. Tout aussi étouffant, angoissant, mais aussi fabuleux, il est commandé par l'intelligence artificielle, « Mère ». C'est de ce ventre qu'il va falloir s'expulser (s'échapper dans une capsule), dès lors qu'apparaîtra une créature xénomorphe tueuse (dont le design facial rappelle là encore

↑ Journey to the Center of the Earth de Joseph Levine (1959)



→ Fantastic Voyage de Richard Fleischer (1966)



→ Altered States de Ken Russell (1980)



beaucoup la baleine de *Pinocchio*) sortie de l'abdomen d'un membre de l'équipage. Dans ce classique de la terreur en huis clos, le cinéma travaille constamment la fragilité de la chair humaine (violentée, transpercée, étouffée) en opposition à la carapace dure (et son sang acide), surmontée de dents destructrices, de la créature extraterrestre. Finis les pantins de bois ! Place maintenant à un monstre mangeur et « enseigneur » de chair qu'une humaine devra, pour survivre, expulser de force dans l'espace infini. De nouveau l'exemple parfait d'un film qui étouffe et enferme tout en réussissant à susciter la grande aventure fantastique, celle qui fait ouvrir grand les yeux vers un ailleurs aussi fabuleux qu'angoissant. Le cauchemar magnifié d'une humanité cloîtrée à l'intérieur, expiant ses péchés (comme dans *Pinocchio*, le mensonge est ici au cœur des problèmes) avant de repartir vers l'extérieur.

L'ORIGINE DU MONDE

Au fil des années, ces voyages fantastiques vers l'intérieur, derrière la chair, se sont déclinés de multiples manières. *Fantastic voyage* en a inspiré beaucoup. *Innerspace* (Joe Dante, 1987) reste à ce titre l'un des plus marquants et, de son côté, *Alien* est clairement devenu « La » référence en matière de voyages horribles spatiaux. Mais l'une des variations les plus intéressantes du genre se trouve dans les films d'exploration au centre de la Terre qui souvent véhiculent les mêmes codes d'un ailleurs féérique, les mêmes approches esthétiques et sujets de réflexion. Exemple le plus célèbre : le magnifique *Journey to the Center of the Earth* (Joseph Levine, 1959, adapté du roman de Jules Verne maintes fois transposé au cinéma). C'est la chair de la Terre dont il est ici question. Du derrière, dessous ou dedans de cette Terre dont nous venons et où, tous, irrémédiablement, nous retournerons. Dans ce film fondateur des récits d'exploration fantastique, quelques aventuriers, un scientifique, et une oie nommée Gertrude découvrent, dans un cratère, l'entrée d'une grotte qui les mènera jusqu'au centre de la Terre. Une aventure extraordinaire qui les fera, certes, traverser l'espace (et la barrière physique de notre monde), mais aussi le temps. Que l'on va remonter jusqu'à ses origines puisqu'au-delà des cavernes sombres et des souterrains oppressants, sera découvert un monde oublié où tout, de la végétation aux minéraux, est gigantesque et où les dinosaures existent encore. Éblouissant tout autant que terrifiant pour ces humains venus d'un « temps extérieur » et dorénavant réduits à la taille d'insectes. Dans ce retour aux origines du monde, enfermé sous un dôme de pierre, l'humain étanche sa soif de connaissances. Il comprend là d'où il vient. Question de rendre meilleur, un jour peut-être, le présent extérieur où il retournera bientôt.

D'autres films sur le même thème suivront, dont la jouissive série B anglaise *At the Earth's Core* (Kevin Connor, 1976). Notons aussi, plus récemment, *The Core* (2003) de Jon Amiel, assurément le plus créatif et ambitieux (aussi très divertissant) du lot. Contre toute attente, *The Core* réussit à fusionner *Journey to the center...* de Levine et *Fantastic Voyage* de Fleischer, en jouant la carte du film catastrophe grand spectacle.

Ici, pas de dinosaures mais le noyau interne (aussi appelé « graine terrestre ») de la Terre qui s'arrête de tourner. Et oui, cela peut arriver ! Et, si tel était le cas, l'humanité disparaîtrait. Une bonne raison, s'il en est, de voir ce film... Cette fois, des scientifiques vont se rendre en vaisseau jusqu'au centre de la Terre. Ils tenteront le tout pour le tout en suscitant une explosion nucléaire dans le noyau, afin de l'amener à nouveau à tourner, et donc à vivre (c'est le principe du défibrillateur cardiaque appliqué au cœur de la planète). L'idée est forte et belle. Elle permet surtout au spectateur d'étouffer joyeusement d'angoisse durant deux heures quinze. Le temps de perforer la croûte continentale et le manteau supérieur, de traverser la mésosphère et le noyau externe, de plonger dans ladite graine terrestre et de sauver le monde. En matière de retour aux sources de la vie sur Terre, difficile de trouver plus littéral.

Dans ce retour aux origines du monde (...), l'humain étanche sa soif de connaissances. Il comprend d'où il vient. Question de rendre meilleur, un jour peut-être, le présent extérieur où il retournera bientôt.

VERS L'EXTÉRIEUR

Au-delà de nos naissances individuelles et de celle du monde, qu'y a-t-il à voir au cinéma derrière les enveloppes corporelles ? Là se trouvent d'autres histoires à explorer : des voyages quasi shamaniques, des expériences sensorielles aux limites de l'abstraction mystique. À l'image d'*Altered States* (Ken Russell, 1980) où un scientifique sous influence s'enferme volontairement dans un caisson expérimental et se fait dévorer par ses hallucinations, passant d'homme à l'état de bête, de chaînon manquant à magma originel, avant de fusionner finalement avec l'infini. À l'image aussi de *Brainstorm* (Douglas Trumbull, 1983), où une invention technologique permet d'enregistrer directement du cerveau tout ce que l'on voit et de le revivre ensuite ; d'être dans la tête de quelqu'un d'autre, juste derrière ses yeux, ce qui permettra à un scientifique de faire le plus grand des voyages, celui d'après la mort. L'aventure finit, là encore, dans l'espace infini du cosmos... Car avalé ou fécondé, mort ou naissant, c'est un peu la même chose pour qui cherche à retourner au centre de l'univers, son univers.